

Histoires d'amour... histoires de théâtre!

Lise Roy

Numéro 16 (3), 1980

Théâtre-femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28982ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, L. (1980). Compte rendu de [Histoires d'amour... histoires de théâtre!] *Jeu*, (16), 190–192.

économiques et il nous faudra collectivement planifier les naissances. Si toutes les femmes du Parminou fécondaient en même temps, on risquerait d'avoir de sérieux ennuis financiers et des problèmes d'organisation du travail. Le Parminou ne pourrait prendre à sa charge autant d'enfants et, jusqu'à maintenant, ça s'est avéré très difficile de concilier enfants et travail.

Notre métier et notre choix d'organisation requièrent presque toute notre attention, notre passion, notre engagement et c'est là-dessus qu'actuellement on centre notre questionnement. Il ne faut pas compter sur la société actuelle, telle qu'elle est organisée politiquement et économiquement, pour permettre aux femmes et aux hommes de mettre au monde des enfants en toute liberté et en toute sécurité.

Nous savons que les enfants sont notre relève et nous pensons qu'il faut, tout de suite, refaire l'éducation, éliminer les fausses différences, les injustices et les barrières entre garçons et filles. Nous croyons profondément qu'il faut véritablement transformer la société pour que les femmes, les hommes et les enfants puissent vivre ensemble et égaux dans un monde unifié.

**hélène chapdelaine*-desperrier,
martine beaulne
du théâtre parminou, mars 80**

* Chapdelaine est le nom de ma mère.

histoires d'amour... histoires de théâtre!

«J'veux faire du théâtre...» J' pense que j'ai toujours voulu en faire. Du plus loin que j'me rappelle, une main de femme (celle de ma mère) me poussait pour que j'aie dire ma récitation. À quinze ans, je plonge dans les ateliers de théâtre; j'me sens en force: y a plein de filles. «J'te jure qui sont rares les gars dans les ateliers...» Ça nous intriguait, mais ce qui nous importait le plus, c'était de pouvoir nous exprimer avec toute notre effervescence d'adolescentes.

D'école en collège, j'me retrouve à l'option-théâtre de Brébeuf. Souvenirs d'une gang de filles, enthousiastes, folles comme ça ne se peut plus, travaillant jusqu'aux petites heures du matin; souvenirs de filles «toujours ensemble», enfermées dans les loges à s'parler de «Tampax à la mode», pis d'amour.

Un an plus tard, me v'là acceptée au Conservatoire, «le grand», «l'important», la-vraie-vie-pis-la-vraie-formation... Dans notre classe, on s'est vite aperçu que les six filles représentaient des «emplois» du théâtre traditionnel: «la petite-drôle», «la grand' tragique», «le beau body», «la douce aux yeux bleus», puis «la moyenne ben cute». Ben non, on les a eus! On a contesté les *patterns* qu'ils voulaient nous imposer. Et j'ai vécu là le plus bel exemple d'une solidarité de filles; pendant nos trois ans de dur travail, ils n'ont jamais senti une once de compétition entre nous autres. Même que la rumeur courait dans les couloirs du Conservatoire que les filles étaient



Atelier sur la formation de la comédienne. Festival de créations des femmes. Mai 1980. (Photo: Sylvie Roche; collaboration technique: Laboratoire Retro).

«fortes». Plus «fortes» que les gars? J pense que oui, pour une raison ben simple: les gars sont restés plus isolés, tandis que les filles se regroupaient, s'engueulaient des fois, mais prenaient le plancher, pis la parole (pas seulement pour jouer, mais pour affirmer leur réalité).

En sortant de là, j'm'engage dans une troupe de métier. Une troupe dans laquelle on tend à avoir autant de filles que de gars pour respecter l'équilibre, parce qu'être en minorité, c'est pas de tout repos. À ce moment-là, j'ai commencé à mettre ma créativité au service de la création collective. J'y ai connu une liberté d'expression tout autant que des difficultés réelles. Par exemple: l'humour des gars, leur fameuse complicité dans l'humour, qui me figeait ben raide en improvisation (les filles du Grand Cirque en savent quelque chose!). Le problème était de taille, que je le veuille ou pas, ma

formation (de fille et de comédienne) m'avait entraînée à «interpréter», «à copier», pas à inventer dans tout ce que ça implique. J'savais plus par quel bout retrouver la créativité qui m'appartenait. Ce qui m'sauvait en théâtre, c'est que j'étais émotive (y a ben rien que là que c'était pas contesté!). Comme un personnage, ça demande des émotions, ça au moins j'me sentais capable de bien le rendre. Depuis mes débuts, j'avais été préparée à jouer, mais v'là que dans la troupe, j'étais appelée à réaliser bien d'autres activités: écrire, entre autres. Entre une lettre d'amour, pis un communiqué de publicité, y a toute une différence: je l'ai sue. Là encore, j'ai eu d'la misère à laisser aller mes intuitions; j'avais l'impression que ma logique était trop naïve face à ceux dont la pensée était claire, précise, «logique-logique».

Un beau jour, j'ai pris la femme que j'voulais devenir, pis la p'tite fille qui

avait pas assez osé, pis on est parties dans le monde. Accompagnée de temps, pis de solitude, j'ai retrouvé mes forces de création, en dehors de la famille, du *chum*, pis d'la troupe.

Mon imagination m'a fait cuire du pain, dessiner pour la première fois, inventer des coussins, écrire des grandes lettres d'amitié. Je pense que les obstacles (que j'essaie encore de dépasser) viennent d'une éducation pis d'une culture qui rend les hommes confiants, audacieux dans l'action et les femmes, insécures, pis en perpétuelle attente.

Aujourd'hui, mon métier m'appartient (en autant que c'est possible). Je fais de l'animation théâtrale avec des troupes, je fais «l'oeil extérieur», j'écris, je joue... J'ai rencontré des femmes importantes, pis des hommes en remise en question. Mais j'ai rencontré surtout confiance, pis amour, un mois de mai, il y a deux ans: elle s'appelait Marie.

En ce moment, Marie est toujours là pour me provoquer à vivre mes désirs d'amour pis de métier. En plus, 'y a Michel qui respecte tout ce que j'entreprends. Ça fait que: «je continue à faire du théâtre!»

lise roy, juin 80

femme dans l'métier ou l'métier d'être femme

Être femme dans l'métier, c'est lutter contre les préjugés: — «Faut être fort pour faire de l'animation. J'me demande si la p'tite femme tiendrait l'coup... le gars m'a semblé beaucoup plus solide».

Contre notre propre éducation: «J'serais peut-être mieux avec un *chum* pis des enfants à m'occuper tranquillement de mes affaires».

Contre l'image: «Trouves-tu que l'animatrice s'habille drôle? À pourrait tellement être plus féminine».

Contre la domination mâle: «Tu pourrais faire le réchauffement, moi, j'explique les exercices pendant que tu prends des notes».

Contre la manipulation: «As-tu vu l'animatrice? Pas pire hein? J'ai choisi son atelier, j'sens que ça va être plus facile... de faire passer nos idées».

Le métier d'être femme, c'est de se battre pour son autonomie, celle qui nous accorde confiance et aisance dans notre propre acceptation:

pour la place qui nous revient et que l'on doit prendre sans pour autant adopter des comportements «d'homme»;

pour la vérité que chante et crie cette infinité de femmes derrière et devant nous.

Métier de femme ou femme de métier, tout se tient, tout se rejoint. Comme le boeuf marqué au fer rouge et rouge comme le sang qui s'écoule chaque